Document généré le 25 avr. 2024 06:01

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Blessures contre béton

Jean-Philippe Payette

Numéro 301, automne 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/69928ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Payette, J.-P. (2013). Blessures contre béton. *Liberté*, (301), 71–72.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CARNET D'HELSINKI

BLESSURES CONTRE BÉTON

Comment le dépaysement transforme le corps de l'immigré.

JEAN-PHILIPPE PAYETTE

En sciant, je découvre les anneaux qui me dévoilent, de cercle en cercle, l'âge de notre de bois de chauffage. Aujourd'hui, l'arbre mort avait le mien. Je contemple le dernier cercle, juste sous l'écorce : je viens de terminer ma première année en Finlande ce mois-ci. Une première année sans mettre les pieds au Québec, à n'être qu'observateur distant et pensif sur la mezzanine, à faire des saluts sur Skype avec, au final, un sourire et une main qui se figent à l'écran.

Je suis allé au centre de santé du quartier pour mon bilan annuel : tout va bien, sinon cette blessure entre les omoplates, dans la zone où les mouvements du scieur et du rameur font travailler les mêmes muscles que ceux de l'universitaire qui se tend, en tournesol bossu, vers la lumière qu'émet son ordinateur portable dans l'obscurité sèche des Archives nationales.

Il y aussi ces quelques kilos en plus qui ont trouvé repos par-dessus mes muscles, malgré mon métabolisme paquet de nerfs : un an de poissons gras de Norvège et de corégones frits (le « finnish 'n' chips »), de pain noir, de fruits des champs et de lait fermenté accompagnés de quelques dérives douces à la bière légère ont certainement sculpté quelque chose en moi. Idem pour l'année de marche rapide dans cette ville où, par endroits, les bâtiments sont cachés par les arbres et les maisons ont l'air d'avoir été plantées à même la forêt. Tout ça finit par vous tailler. Je marchais pourtant déjà beaucoup à Montréal, où les arbres, par contre, sont plus ornementaux, et semblent trop souvent avoir été plantés ici et là pour mieux accompagner le béton.

Me taille aussi le sauna hebdomadaire. Ses vapeurs d'eau bouillante se ruent sur vous comme un train fantôme qu'on attend peinard sur les rails, vous cuisent l'épiderme à l'anglaise et mordent comme les vipères. Ça fait mal et on en redemande. J'ai passé des après-midi, cette année, seul avec mes idées qui prenaient l'eau, dans un sauna brûlant à plein régime, avec vue directe sur un lac où, été comme hiver, je suis allé me jeter comme le ferait un parachutiste en herbe. Cette eau qui fuit sur notre peau saillante, rouge et or, ce n'est pas exactement une mue, mais assis dans le box humide des épuisés, cela me rappelle qu'il y a de petites choses invisibles et lourdes qui ne sont pas entrées dans mes valises.

—

Le mal du pays me prend au ventre, me donne faim : une façon de déjeuner un peu *british,* qui ferait plaisir à Lord Durham, les dimanches, quand l'avant-printemps de Montréal s'empare des rues et des regards, d'écouter la radio FM et ses *hits* inoffensifs dans les allées du petit marché d'alimentation du coin, une façon d'embrasser ses amis après avoir enlevé ses chaussures dans l'entrée pour aller rejoindre les convives et éclater sa canette de bière sur un balcon qui donne sur une série de corniches mal entretenues. Derrière, une trame sonore faite d'*indie* rock local et, lorsque penche le soir venu, on hume les cinquante nuances de brun allant du houblon à la viande carbonisée sur le barbecue, jusqu'à l'odeur de bouffe à chien, qui planent conjointement dans l'air saturé du Faubourg à m'lasse. Et *parmy d'icelles champaignes où est scituée et assise ladicte ville de Hochelaga,* embarquer sur un Bixi dans la nuit pour trouver quelque part un îlot de fraîcheur, puis, un peu plus loin, mettre le cap sur le sommeil, avec un ventilateur à son chevet.

—

Le mal du pays me prend aussi quelques mots coincés au fond de la gorge, cette manière toute latine du nord, offensive, pragmatique et pleine de diphtongues de faire claquer la langue. Voilà quelques fois que j'enseigne dans un lycée finnophone, que je donne un cours par-ci par-là à l'université. Des remplacements, des invitations à venir parler du Québec avec veston en tweed et projections PowerPoint. Devant les plus jeunes, je dois être une sorte de Monsieur Lazhar; avec les universitaires, on explore la langue de ce prof venu de Montréal-la-slotche. Un après-midi où j'expliquais ce qu'était le joual, j'ai attaqué un passage des *Belles-Sœurs,* puis présenté Denise Filiatrault, en bleu et blanc, qui pète une coche dans *Il était une fois dans l'Est,* puis, à sa suite, Suzanne Clément qui pète à son tour un câble devant Denise Filiatrault, toujours dans la même tenue, dans *Laurence Anyways.* Finlandais et Français avaient les textes pour s'appuyer. Une femme de l'assistance évoque l'écart entre l'oral et l'écrit, qui lui rappelle le portugais. J'aime l'idée. (Ringuet, l'auteur de *Trente arpents,* est mort à Lisbonne.) Elle me dit que l'accent est *mignon,* comme si un accent, ce concept abstrait et coincé qui transporte beaucoup dans sa caravane bringuebalante, ne pouvait finalement que ressembler en surface à la frimousse furtive et ennuagée d'un chaton. On compare le phénomène à l'anglais d'Écosse (où on joue par ailleurs beaucoup les pièces de Tremblay), à toutes ces langues européennes sur le continent américain.

On souligne le rythme chantant, la présence d'archaïsmes, comme en suédois de Finlande, les suédophones représentant ici une minorité historique me faisant souvent penser aux Anglo-Québécois, et qui parlent eux aussi une langue plus ancienne que les Suédois de Suède. À Stockholm, on dit d'eux qu'ils parlent la langue des Moumines, personnages pour enfants créés par Tove Jansson, eux aussi *si mignons.*

De Stockholm à *Helsingfors,* le suédois a subi une influence notable du français au cours des dix-septième et dix-huitième siècles, on y trouve encore plusieurs mots issus du français, avec une prononciation qui m'a tout l'air de provenir d'avant la Révolution française : *löjtnant* (lieutenant), *poäng* (point), *restaurang, evenemang, talang,* des nasales suédoises qui me font par moment penser à une prononciation tout droit venue d'une grand-mère hochelagaise, elle aussi sur son balcon. En Finlande, tous les balcons sont magnifiquement aménagés, de vraies photos de magazine de design d'intérieur, mais on n'y voit jamais personne.

> Le mal du pays me prend au ventre, me donne faim : une façon de déjeuner un peu britiche, qui ferait plaisir à Lord Durham.

—

Un an, c'est peu, mais c'est suffisant pour deviner : tout finira par s'atténuer. D'abord la langue, qui au contact des étudiants et des professeurs de philologie devient une espèce de français transatlantique, où les affects et les références tacites aux premiers tomes de François Pérusse s'élident, repose sur le banc, dans l'attente de l'oiseau rare, un francophone d'Amérique qui viendrait se percher dans le coin. Cela fait apparaître une sorte de bilinguisme, un regard double et contrastif porté sur une seule langue, ce qui a toujours été pour moi une condition propre à l'écrivain. Ce n'est peut-être que maintenant, finalement, que je peux tenter sereinement de chercher les pièces manquantes à ces romans disloqués qui m'attendent sur une clé USB.

Toutes les petites choses qu'on énumère lorsque l'on fait l'inventaire du mal du pays, qui prend à la gorge comme un rhume, finiront par passer. Je viendrai à Noël, mordrai dans tout ça, que je me dis tout bas en attendant au feu rouge, puis la salive me manque.

—

> Les joies que connaissent les hommes de ce type, ou plutôt leurs modèles – et on trouverait difficilement quelqu'un qui leur ressemble dans la vie, car les hommes valent quand même mieux que leur culture – ont toutes en elles quelque chose d'un acte de violence latente. – « Tough babies », *Minima Moralia,* Theodor Adorno

Dans ces cas-là, on recommande le *salmiakki,* le bonbon national en forme de losange, célèbre pour faire tourner la salive au noir et menacer le cœur, *gun* sur l'aorte, avec son attaque massive de sel et sa dose excessive de chlorure d'ammonium, une substance qui fait justement augmenter, quelque part sous la langue, la production de la salive que l'on vient de perdre. La toute première fois que les angles du losange s'arrondissent dans votre bouche, un constat s'impose : ça goûte tout simplement la pisse de chat. Mais c'est par ce goût-là que la Finlande a fini par me rentrer dans le corps.

Je vis avec le *salmiakki* ce que les vingt dernières années de codes sociaux post-gamin à casquette à hélice ont déposé sur ma langue pour ainsi me tailler elles aussi, me faire homme, me faire *tough baby,* dirait Adorno. Prépubère et ambitieux, j'ai retenu mon dégoût dans un coin caché de mes poumons lorsque l'ami de mon frère m'a tendu une cigarette pour que je m'y fasse les dents. Plus tard, ce fut un cigare. Puis le whisky canadien m'a écobué l'œsophage, fait voter *Oui* jusqu'à la fin de mes jours, puis, plus tard encore une vodka polonaise m'a fait parler polonais pendant une minute, puis vomir quelque chose qui, au sol, ressemblait désespérément à un plat de *tradycyjny polski bigos* renversé.

Toutes les douleurs que l'on s'inflige s'amenuisent, font apparaître des nuances, de la profondeur de champ, des finesses aériennes, et nous persuadent, à force de petites blessures accumulées, que notre marche en forêt a la bonne cadence et qu'on va bon sur le chemin. C'est là qu'on s'imagine heureux.

Même chose avec le crescendo entre le doux pianissimo que le fromage orange joue dans un *grilled cheese* et le roquefort bleu et noir qui *varge* ferme sur nos papilles, la bière terne *coulée dans le rock* et la pleine pinte de noire, tourbeuse comme le pays marécageux où je scie de quoi me chauffer, où je me coupe le bout du doigt, où je dépose tranquillement un genou, puis les mains, et cherche de quelle manière encore j'y déposerai ma tête et mon cœur.

Quand je reviendrai à Montréal pour les vacances d'hiver, j'aurai sans doute, de peur d'en avoir envie, une boîte de *salmiakki* juste à côté de mon passeport, dans la poche intérieure de mon veston. C'est aussi ça, s'enfoncer dans une culture. L